



SEEN

L'ART D'ÊTRE VU

Texte : Pierre-Henri Camy / Portraits : Sylvain Homo / Photos graffitis : DR

SEEN. Derrière ces quatre lettres a sévi l'un des artistes de la bombe aérosol les plus respectés au monde. L'initiative d'un français passionné lui a permis de refaire surface l'an dernier et autorise désormais l'achat de ses œuvres au plus grand nombre. Rencontre parisienne avec une figure du graffiti new-yorkais de 47 ans. Il était une fois, le Bronx...

Je me pointais dans les dépôts de trains le vendredi soir et je n'en repartais que le lundi matin



Quel était l'environnement du jeune Richard Mirando, gamin du fin fond du Bronx dans les années 60 et 70 ?

Ma famille était dans ce quartier depuis 1923, elle tenait des commerces sur la rue principale, mes parents étaient un peu comme les "maires". Le coin était surtout peuplé d'italiens, tout le monde se connaissait, savait qui était le gosse de qui. Le soir, on traînait sur les perrons des immeubles, on jouait au "skully" avec des capsules de bouteilles... La nuit, tu n'avais pas besoin de fermer ta porte à clef, tout le monde allait chez l'un et l'autre car on se connaissait tous. Aujourd'hui, je ne peux même pas vous dire qui habite sur mon palier.

Quel est votre premier souvenir du graffiti ?

Un jour où je marchais avec ma mère, j'ai regardé en l'air et j'ai remarqué les métros qui circulaient, avec des tags primitifs dessus. Je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire ou ce que ça représentait, j'ai juste eu envie d'en faire.

Vous étiez le genre de gamin féru de comics ?

Quand j'étais tout jeune, il y avait toujours du papier et des crayons de couleurs à ma disposition, ça m'occupait. A l'école, j'étais incapable de tenir en place, mais quand je dessinais, j'étais toujours calme. J'ai encore pas mal de ces vieux dessins faits à 5 ou 6 ans, datés et rangés dans des boîtes par ma mère. Je dessinais des trucs spatiaux, des dinosaures, des monstres marins... Puis j'ai commencé à regarder les trains.

Vos premiers tags ?

J'avais récupéré un marker, et j'ai commencé à inscrire mon nom sur les portes du bahut, sur les boîtes à lettres, sur les panneaux de signalisation... Mon tout premier blaze était FAITH-1. Un jour, je suis monté dans une station de métro, j'ai attendu un train, je suis monté dedans et j'ai marqué mon nom, très vite. Et j'ai recommencé dans un autre qui circulait en sens inverse. Ce fut le commencement. Puis j'ai posé sur les stations, sur les marches, les murs... J'ai repéré un dépôt de trains, je suis entré, il y avait juste une toute petite palissade. J'avais pris deux bombes de peinture qui me servaient à peindre des monstres en kit que je fabriquais. Une bleue et une noire. Je me suis posté juste devant un train, mais ses générateurs se sont mis en marche, faisant un bruit bizarre... J'ai eu peur, alors je suis reparti, mais j'ai posé un SEEN sur le mur du parking du dépôt. Et je suis revenu avec une bombe jaune et une rouge, un samedi, à la fin de l'été, l'automne approchait. J'étais avec mon petit frère, j'avais alors presque 12 ans. J'ai posé ma première pièce sur ce train, c'était une sensation très excitante. Je n'avais plus peur. Juste après, on s'est amusé dans les trains avec mon frère, on sautait partout, tels des gosses, on se marrait ! Ensuite, dès que je récupérais des bombes, je retournais dans les dépôts.

Comment vous équipiez vous en peinture ?

Les gens les volaient, et je ne savais même pas où en trouver, jusqu'au jour où j'ai su comment m'en procurer, en les volant



moi aussi. J'étais un petit gamin tout maigre de 12/13 ans, plutôt grand mais très maigre, je rentrais dans les boutiques et j'essayais d'en ressortir avec deux bombes. Quand j'arrivais à en sortir une ou deux, ça me contentait pour quelque temps. Mais il m'en fallait plus, alors j'ai utilisé un sac de courses. Il fallait le remplir de bombes, s'enfuir et espérer le meilleur...

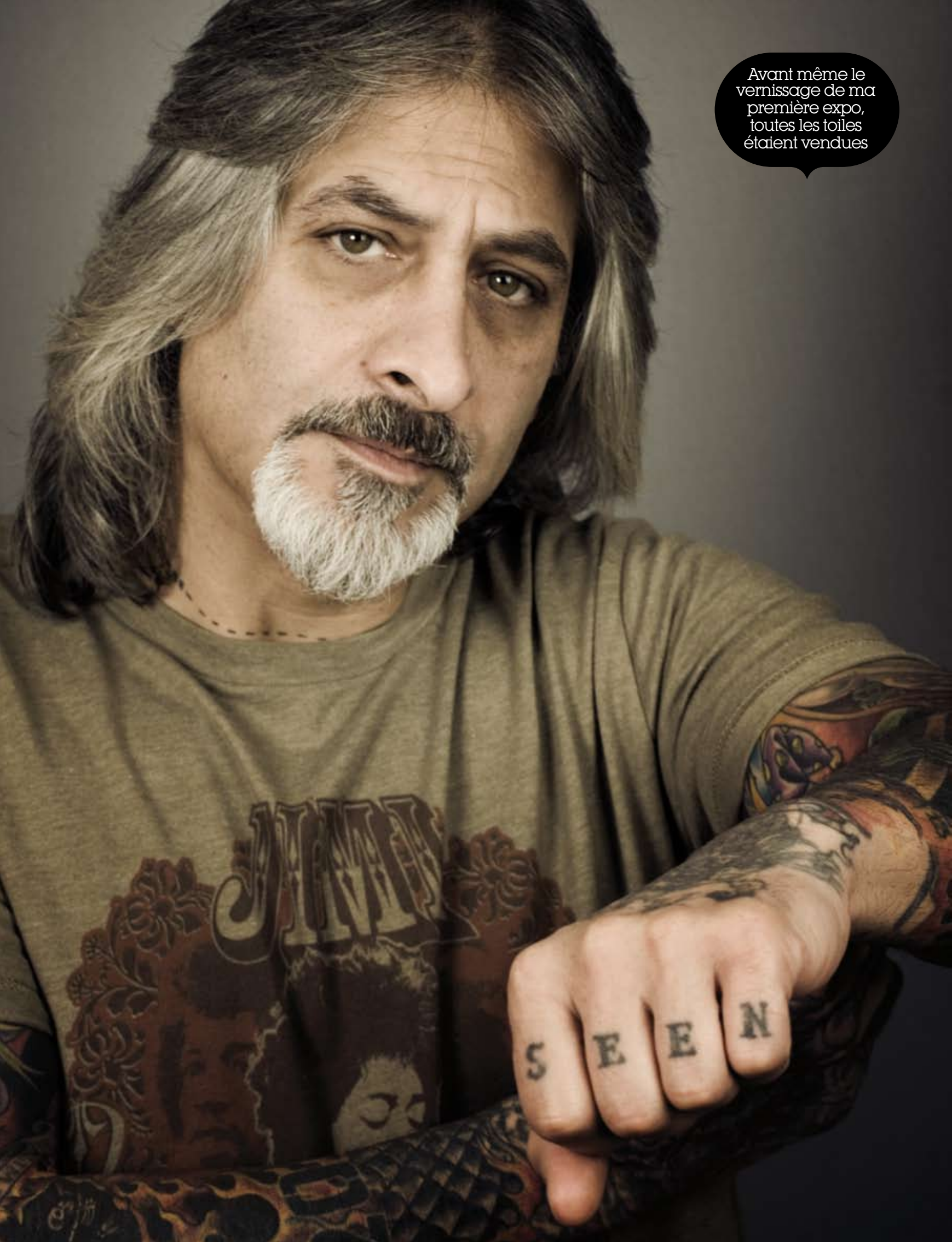
Quel était le pire ?

Quand tu te faisais prendre à l'époque, généralement ils appelaient tes parents qui devaient venir te chercher, et on te sermonnait sur le vol. Une fois à la maison, je me prenais une raclée, j'étais privé de sortie. Et quand je pouvais ressortir, j'allais poser. En 1978, il y a eu une grosse opération de nettoyage des trains et beaucoup d'anciens writers* ont arrêté à ce moment-là-là. Même si je posais déjà, je n'étais pas encore très bon, j'agissais seul. En fait, je suis assez content de ne pas avoir trop posé les premières années, sinon je pense que j'aurais arrêté, comme beaucoup d'autres en 78.

Vous avez pourtant persévéré...

En 79, j'ai su que c'était mon heure. J'avais compris les différentes lignes de trains, les endroits pour poser, et j'ai posé sur les trains, énormément. Le jour, je me procurais des bombes et je photographiais les trains sur lesquels j'avais peint la nuit précédente. Je ne faisais plus que ça. Je ne me rendais pas compte à l'époque à quel point j'ai pu peindre. Il était devenu nécessaire pour moi de me procurer plein de bombes. Je me pointais dans les dépôts de trains le vendredi soir et je n'en repartais que le lundi matin. Je sortais juste pour m'acheter à manger, je faisais des siestes dans les trains. Comme je peignais avec d'autres gars, on se relayait, c'était la fête. Il y avait mon frère, et puis PJ, DUSTER, et plein de gars peu connus. A force, on s'est fabriqué un "club-house" à côté d'un dépôt et on profitait d'un trou dans une palissade pour y entrer. On a installé des sièges de voitures en hauteur pour observer les trains, prendre des photos...

*On nomme writers les adeptes du tag et graffiti



Avant même le vernissage de ma première expo, toutes les toiles étaient vendues

Aucun souci avec les employés du métro?

C'était mon quartier, tous les gars qui travaillaient sur la ligne me connaissaient. Ils pointaient en arrivant au boulot et venaient au club-house pour traîner, boire un coup. Je faisais le ménage dans le dépôt, je jetais les bombes à la poubelle, je faisais un peu leur boulot et les flics ne voyaient pas de bombes traîner, donc ils ne se doutaient de rien. Les employés étaient cool et on était cool avec eux. La ligne 6 a toujours été une ligne sans souci pour moi. Un jour où je peignais un Snoopy et une Lucy sur un train, à la fin de la journée, un employé a débarqué en me disant qu'il devait sortir ce train et qu'il me restait cinq minutes pour finir. Ils s'en foutaient. Ils m'avaient toujours vu dans le coin, ils aimaient venir traîner avec nous, faire la fête, boire quelques bières ou fumer de l'herbe. Ça a duré des années...

Combien de new-yorkais étaient confrontés à vos traces sur les métros ?

Des millions de personnes pouvaient voir les peintures sur les trains, c'était dingue, comme une publicité en mouvement. C'est pourquoi j'ai toujours fait des lettrages lisibles, compréhensibles par tout le monde. Et comme je faisais aussi des personnages de cartoons, c'était une bonne chose, car les gens pouvaient être attirés par un perso qu'ils connaissaient et remarquaient le nom qui l'accompagnait. Tu ne pouvais te payer une telle publicité !

Comment vos oeuvres ont-elles été exposées dans des galeries ?

Je peignais déjà des toiles avant d'exposer, mais ça n'avait rien à voir avec du graffiti. En 1982, un gars d'Amsterdam, Yaki Kornblit, est venu à New York. Il est allé voir Henry Chalfant* et lui a demandé de localiser une dizaine de writers, dont je faisais partie, pour nous proposer d'exposer à Amsterdam. J'ai dit non, car j'étais à fond sur les trains et rien d'autre n'importait. Henry Chalfant m'a dit : "Pourquoi n'essaies-tu pas, tu verras bien !". J'ai été le dernier à dire oui, on m'a juste demandé de créer 20 toiles avec ce que je faisais sur les trains. Ça semblait assez facile. J'ai produit les 20 toiles, je les ai roulées et j'ai bougé à Amsterdam. Tout ça c'était nouveau pour moi. Avant même le vernissage de l'expo, toutes les toiles étaient vendues. Je ne savais pas vraiment ce qui se passait, mais ça vendait. On m'en a demandé encore plus. Je me suis mis à faire des allers-retours entre les USA et l'Europe ou le Japon. J'ai eu moins de temps pour peindre des trains. Mais j'ai trouvé un genre d'équilibre entre les deux. Au début, ça m'a excité, et puis c'est devenu un job. Il manquait l'excitation des trains, de poser la nuit, de se faire courser par les flics...

Et la visibilité était moindre...

C'était un autre problème, moins de monde pouvait voir tes toiles. C'était frustrant, mais avec le temps, je suis entré là-dedans de plus en plus. En 1998, une expo était prévue en Belgique, mais je n'avais pas prévu d'y aller, j'étais au bout du rouleau. Mon père qui me gueulait toujours dessus à cause de mes graffitis m'a dit : "Va faire cette expo, parce que je vais venir la voir". Et lui qui me traitait des tous les noms jusqu'alors à dit à ses potes : "Mon fils est un artiste à présent". (rires)

Qu'aurait-il pensé de votre goût prononcé pour le tatouage ?

J'ai eu mon premier tatouage à 15 ans, je l'ai caché à mes parents jusqu'au jour de mes 16 ans. Mon père était gavé, il ne croyait pas dans le tatouage, il a été marin, avec 300 gars sur le bateau couverts de tatouages. Sauf lui. Il détestait ça. Il ne m'a pas adressé la parole pendant un mois. Et puis j'ai emmené mon frère avec

moi lorsque je me suis fait encre pour la deuxième fois, et il est revenu à la maison tatoué lui aussi. Il n'a pas été puni, même pas une gifle. J'ai pris les coups pour mon frère, et pour mon premier tatouage. J'ai été balancé d'un mur à l'autre de la pièce. Mon père m'a chopé entre le lit et le mur et m'a tabassé. (rires) A l'époque, peu de gens étaient tatoués, sauf ceux qui avaient fait l'armée, ou les voyous. (SEEN nous présente alors ses tatouages sur lesquels monstres et crânes sont à la fête, ses pointillés encrés sur le coup, les doigts de sa main droite tatoués façon squelette...)

Vous avez par la suite lancé votre propre salon de tatouage dans le Bronx...

Je n'avais jamais pensé faire des tatouages moi-même. Un de mes amis tatoueurs m'a fait essayer, je me suis senti à l'aise. Le premier que j'ai fait était plutôt pas mal vu mon manque d'expérience. J'ai commencé à tatouer chez moi, mes potes. Ils ont amené leurs potes, et puis d'un coup il y avait plein de gens chez moi que je ne connaissais pas. Alors j'ai ouvert un endroit, là où mon père avait ses bureaux. Il m'a laissé un espace et j'ai commencé à y tatouer. La rue commençait à savoir que je tatouais, de plus en plus de gens se sont pointés. Je faisais aussi des T-shirts, des sweats... Les gens venaient de partout dans le secteur new-yorkais. Et puis j'ai dû organiser des rendez-vous, j'étais booké des mois à l'avance, jusqu'à ne plus faire que ça, 7 jours sur 7... J'ai arrêté, mais le salon marche toujours très bien.

Vous passez désormais pas mal de temps à Paris suite à l'exposition SEEN CITY, comment a-t-elle pu voir le jour ?

Steve m'a convaincu de faire une expo à Paris en septembre 2007 (cf. notre encadré). Je n'étais pas très heureux à New York, je devais bouger, et ce fut à Paris. Mes peintures ont pris de la cote. C'est cool pour les collectionneurs qui apprécient mon travail, mais il y a peu de monde qui dispose d'assez d'argent pour dépenser de telles sommes. Le mec de base ne peut pas se payer une toile, alors je me suis dit qu'il fallait faire plus de peintures et les vendre moins cher, à des gens qui apprécient vraiment mon travail. Pour des toiles que je vendrai 20 000 dollars, ça peut me prendre six mois, mais je peux faire plein de toiles que je vendrai 1 000 dollars en deux semaines. C'est avantageux pour moi et ça permet à plus de monde de s'offrir une œuvre. C'est pourquoi nous avons créé le site Blackmarket avec Steve... On trouve mes toiles, et celles de gars oubliés, comme DUSTER, COMET... Si tout va bien, nous allons ouvrir un shop-galerie à Paris !

www.seenworld.com

*Henry Chalfant et un photographe et cinéaste auteur de livres et documentaires sur le graffiti ayant fait référence

MARCHÉ NOIR OFFICIEL

Graphiste passionné de graffiti et inconditionnel de SEEN ("vu" en anglais), le français Steve De La Borie est allé débusquer la légende du graffiti dans le Bronx et lui a proposé une exposition parisienne en 2007, SEEN CITY. Un succès qui a permis au public de mettre un visage sur Richard Mirando, ce writer acharné né à New York en 1961 et pratiquant depuis plus de 30 ans. Depuis, SEEN partage sa vie entre Paris et ses bases du Bronx. Epaulé par Steve et sa sœur Olivia, il vend désormais des toiles via le site Blackmarket, et propose également des œuvres de ses comparses DUSTER, COMET ou CAP.

www.blkmarket.fr